

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme une bête

Germaine Dionne



Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4250ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dionne, G. (2000). Comme une bête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 54–61.

Comme une bête

Germaine Dionne

Je faisais ma valise. Depuis le jour de mes soixante-dix ans, je la faisais chaque jour dans ma tête. Mes soixante-dix ans, c'était l'an dernier.

— T'as pris tes médicaments ?

— Oui, Raoul.

— Apporte un gilet. Même en juillet, les soirées sont fraîches là-bas.

— Je l'sais, Raoul, je l'sais.

— T'aurais dû te faire une liste. Sans liste, tu vas oublier quelque chose.

— Mais non, Raoul, je n'oublierai rien. T'inquiète pas.

— Y a pas de bruit en haut. Je te parie que Françoise n'a pas mis son réveil. Je vais lui téléphoner.

— C'est ça, Raoul. Va téléphoner.

Mon mari mit sa vieille carcasse en branle et la traîna enfin hors de ma vue. Je ne supporte pas les vieux. Ils sont sans espoir.

J'avais épousé Raoul en 1948, six mois après notre rencontre chez les Bloomingdale. Pendant qu'il trimballait ces m'sieu dames en limousine, je récurais leurs chiottes et torchais leurs enfants. J'aime l'odeur de l'eau de Javel et le soleil en taches sur les parquets cirés. Mais pas les enfants. Surtout ces petites choses blondes, laiteuses et pleines de mépris que les gens riches ont tendance à engendrer. Mon aversion pour les enfants n'avait pas empêché Raoul de m'en coller trois dès les premières années de notre mariage. Raoul croyait dur comme fer en l'instinct maternel. Moi, je ne l'ai jamais vu passer.

Je venais tout juste de boucler ma valise quand Françoise, notre fille aînée, entra en trombe dans l'appartement.

— J'ai oublié de mettre mon réveil. T'es prête, là ?

Les traits tirés et les cheveux hirsutes, elle était habillée comme l'as de pique. Son haleine empestait le vieux mégot. Je la priaï de se calmer. On avait une bonne demi-heure devant nous.

Mais sa nervosité ne la lâcha pas et ses yeux partirent dans tous les sens comme pour chercher d'où arriverait son prochain malheur. Elle fouilla dans ses poches et en sortit une cigarette.

— Prends le temps de manger avant de fumer. D'autant plus que pour l'haleine...

— Dis tout de suite que je pue de la gueule ! me lança-t-elle furieuse.

En l'espace de quelques secondes, elle était remontée chez elle.

Françoise habitait l'appartement du dessus depuis son divorce. Quand elle ne réussissait pas à se surcharger de travail et qu'elle était alors forcée de quitter le bureau avant minuit, elle passait prendre de nos nouvelles ou sortait faire pisser Pépette, un affreux yorkshire à demi paralysé. À part l'amertume, Pépette était tout ce qui lui restait de ses dix années de mariage.

Elle redescendit quelques minutes plus tard, au pas de course et un brin plus fraîche. Je m'excusai pour mon manque de tact.

— Ça n'a pas d'importance, m'assura-t-elle, j'ai l'habitude d'encaisser.

Puis, d'un ton faussement joyeux, elle me demanda si j'étais prête pour le grand départ.

— En parlant de grand départ, dis-je, est-ce que je t'ai raconté comment s'était terminée la dernière excursion en autocar du groupe des p'tits vieux ?

Elle me fit non de la tête.

— Ils en ont perdu un au bout de cinquante kilomètres. Clac ! Une crise cardiaque. Après deux heures, l'ambulance n'était pas encore arrivée et l'air conditionné est tombé en panne. T'imagines, en pleine canicule.

— Maman, je t'en prie, ne plaisante pas avec ça. Et cesse donc d'appeler ton groupe d'ainés « les p'tits vieux ».

— Et toi, cesse de les appeler MON groupe. Ce n'est pas MON groupe. Je les fréquente à peine, ces gens-là. Si le club ne proposait pas des voyages intéressants de temps à autre, je me passerais de les voir avec plaisir. Tu crois que c'est drôle de les entendre parler de vessies qui se déglinguent, d'hémorroïdes qui les démangent et de prostates qui s'atrophient ?

— C'est bien toi, ça, toujours à exagérer. Tu sais très bien que la plupart des membres de ton club sont en bonne santé et profitent de la vie à plein. Arrête de te plaindre, veux-tu ? Pense à papa qui a du mal à marcher et qui ne peut plus voyager ni se balader comme tu le fais.

Je regardai Raoul. Il opinait du bonnet, l'air piteux. Il prenait cet air misérable chaque fois que je m'absentais. Il croyait m'attendrir, mais je savais qu'il n'avait jamais aimé changer de décor. Ses jambes auraient été encore vigoureuses qu'il n'aurait pas su quoi faire d'elles.

D'un ton plus sec que je ne l'aurais voulu, je mis fin à la conversation.

— Au lieu de me faire la morale, aide ton père à se rendre jusqu'à la voiture. C'est l'heure de partir.



L'autocar était garé devant l'église. Le chauffeur, un pied sur le pare-chocs avant, fumait tranquillement sa cigarette. Il regardait d'un œil morne les enfants et les petits-enfants faire leurs adieux aux mamies et papis endimanchés.

Pendant que Raoul s'extirpait lentement de la voiture, je traversai la rue pour aller rejoindre Élisabeth. Elle allait d'un groupe à l'autre en essayant de s'y mêler, mais les vieilles dames parfumées lui tournaient ostensiblement le dos dès qu'elle tentait une percée. Je n'aimais pas Élisabeth plus qu'une autre, mais sa voix criarde avait l'avantage de faire fuir tout le monde. Depuis que j'en avais fait ma compagne de voyage, je m'épargnais les échanges de banalités qui ont cours entre vieilles peaux.

Élisabeth m'accueillit comme si j'avais été le bon Dieu et monta le volume d'un cran. Sa voix de crécelle mit un terme aux adieux qui n'en finissaient plus et il y eut un mouvement de masse vers l'autocar. Ma fille me tapa sur l'épaule.

— J'ai mis ta valise dans l'autobus.

Puis, avec une certaine gêne, elle ajouta :

— Ça y est, c'est le moment de nous dire au revoir.

Elle m'embrassa sur les joues, me souhaita bon voyage et me fit promettre de ne pas m'inquiéter. Elle prendrait bien soin de Raoul, et si jamais elle était retenue à son bureau, Jeannine ou Laurence prendrait la relève.

— Tes filles vont bien s'occuper de leur père, t'en fais pas.

Je ne m'en faisais pas. Pas du tout. Après un dernier « amuse-toi bien », elle s'éloigna discrètement pour me laisser en tête-à-tête avec Raoul. En vieillissant, tous les muscles du corps lui avaient ramolli, à Raoul, même le cœur. La larme à l'œil, il me prit dans ses bras et moi, je le serrai un peu plus fort que d'habitude. Il ne faut jamais embrasser les vieux distraitement. Il leur arrive de mourir dès qu'on a le dos tourné.



J'avais laissé la fenêtre à Élisabeth et je m'étais installée du côté de l'allée. Elle me parlait de ses petits-enfants et ça me fit penser aux miens. Je les avais presque oubliés, ceux-là. Je dois dire, pour ma défense, que je ne les voyais pas souvent. Jeannine, ma deuxième fille, habitait au diable vauvert et faisait un genre de ressourcement au blé entier et au jus de carotte. Elle passait chez nous une ou deux fois par année et se tapait une migraine de trois jours « à cause de la pollution ». Ses trois garçons, qu'elle élevait dans la non-violence et, par conséquent, sans la télévision, se fossilisaient devant la nôtre dès qu'ils mettaient les pieds dans la maison. Son mari, une énorme boule de poils au caractère jovial, interrompait sa cure au jus de carotte et se mettait à la bière « pour faire plaisir au beau-père ».

— Charlotte ? T'as entendu ce que je viens de te dire ?

— Oui, Élisabeth, j'ai entendu, mais y faut que j'aille au petit coin.

Je titubai jusqu'au fond du car en heurtant des coudes, des genoux et des épaules. Les passagers acceptaient mes excuses avec des grimaces de douleur, puis reprenaient la conversation.

Je croisai M. Groslot qui me prévint de bien me tenir.

— Ça brasse en p'tit péché là-dedans !

J'ouvris la porte des cabinets et compris qu'il aurait mieux fait de pisser assis. Je m'aspergeai la figure d'eau froide et repensai à mes petits-enfants. Je me souvenais qu'ils n'étaient ni moches ni crétiens, mais j'hésitais sur leurs prénoms. Je cherchai leur grand-mère dans la glace, mais n'y trouvai rien d'autre qu'une vieille femme.

En sortant des toilettes, je pris la décision de leur acheter une télé.



Revenue à ma place, je trouvai, non sans joie, Élisabeth endormie. Elle avait fait tomber par terre un de ces magazines destinés aux femmes du troisième âge. Je le ramassai. Intitulé *Le Second souffle*, il comportait des articles aux titres si déprimants qu'on aurait dû l'appeler *Dernier soupir* : « Apprivoiser l'arthrose », « Échapper à l'ostéoporose », « Ces deuils qui nous font grandir »... À la rubrique « Témoignage », je contemplai un instant le corps athlétique d'un homme d'une soixantaine d'années photographié en pleine action sur un court de tennis. L'article s'intitulait « Incontinent mais heureux ». Je tournai la page d'un coup sec. Comment pouvait-on se pisser dessus et garder le sourire ? Cette mode du joyeux grabataire me dégoûtait. Le mois prochain, il nous présenterait quoi ? Une femme en tenue de golf déclarant « Incontinente et fière de l'être » ? Choquée, je n'en poursuivis pas moins ma lecture. Je suis de nature à nourrir mon indignation.

Parmi les publicités de médicaments, de fauteuils roulants et de couches-culottes, je trouvai un article sur l'orgasme clitoridien de l'octogénaire. Je ricanai intérieurement. Même bancale, difforme et sans homme, mémé pouvait prendre son pied jusqu'à cent ans. La revanche de mémé sur pépé. Il faut dire qu'on l'avait bien mérité cet orgasme. Depuis le temps qu'on courait après. Mes filles, par exemple, avaient passé plus de temps à chercher leurs zones érogènes qu'à trouver un sens à la vie. Personnelle-

ment, je détestais le sexe. Surtout depuis qu'il était devenu obligatoire.

Les dernières pages du magazine étaient consacrées à l'alimentation : « Fibres un jour, fibres toujours », « Légumes verts, ennemis du cancer », « Manger léger, un ticket pour l'éternité ». Qu'est-ce qu'ils avaient tous à vouloir nous allonger la vie en allongeant la sauce ? Aller au restaurant avec mes filles était devenu une véritable corvée : « Mets moins de beurre ! — Du lard, à ton âge ? Qu'est-ce que tu fais du mauvais cholestérol ? — Une glace au chocolat avant d'aller dormir ? Tu n'y penses pas, c'est plein de caféine, le chocolat ! » Un jour, je leur avais dit : « Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, les filles ? Que je meure d'une crise cardiaque, du cancer ou de vieillesse ? Faites votre choix et trouvez-moi le menu qui convient. »



Élisabeth s'alluma d'un coup sec. Comme une télé. Je lui fis signe de baisser le son. Elle inspira profondément et réussit à m'interroger sans crier.

— Il est quelle heure, là ? On arrête manger bientôt ?

Sa question me fit l'effet d'une douche froide. À me laisser aller ainsi dans mes rêveries, j'en avais presque oublié mon plan. Je consultai ma montre. Selon l'horaire qu'on nous avait distribué le matin, nous arrêterions manger dans une quinzaine de minutes. Je scrutai la route en écoutant d'une oreille distraite ma compagne de voyage.



À 11 h 55, l'autocar quitta l'autoroute. À midi pile, il s'arrêta dans le stationnement d'un minicentre commercial. La présidente du club, M^{me} Bonneville, nous rappela que nous n'avions qu'une heure pour manger. Il y eut un grand remue-ménage et les petits vieux se bousculèrent jusqu'à la sortie. Je descendis la dernière, ma valise à la main. La présidente, qui s'était postée au

bas des marches du car pour empêcher ses ouailles de se planter, jeta un œil noir à mon bagage.

— Vous n'allez pas nous encombrer avec ça ?

Puis elle ajouta, ironique :

— Avez-vous peur de vous la faire voler ?

Je lui expliquai d'un air contrit que ma pommade pour les hémorroïdes se trouvait à l'intérieur. Mais comme je n'avais pas réussi à mettre la main dessus avant de descendre du car, j'avais pensé apporter ma valise jusqu'aux toilettes pour fouiller dedans.

— Ne vous inquiétez pas. Je reviendrai la mettre dans le porte-bagages avant d'aller vous retrouver à table.

Elle me signala que j'allais perdre beaucoup de temps et que si j'avais lu le dépliant *Comment faire ses bagages*, que le club avait eu la gentillesse de distribuer *gratuitement*, j'aurais appris que les médicaments doivent toujours se trouver à portée de la main. Je lui présentai mes plus plates excuses et je la suivis jusqu'au restaurant. Je m'enfermai quelques minutes dans les toilettes et au moment de sortir de l'établissement, je lui fis un petit signe de la main. Je contournai une pharmacie et une boutique de vêtements pour dames. Derrière, je repérai un taxi en stationnement.



Après m'avoir parlé du temps qu'il ferait au cours des prochains jours, le chauffeur ne m'adressa plus la parole du reste de la course. Tout en regardant les immeubles défilier derrière la vitre, je me demandai combien de temps on allait mettre à me retrouver. Un jour ? Deux jours ? Une semaine ? Je haussai les épaules. L'important était de m'éclater comme une bête. L'expression n'était pas de moi, mais je l'aimais bien. C'est Laurence, ma fille cadette, qui me l'avait apprise. Quand elle disait « hier, je me suis éclatée comme une bête », j'entendais des pétarades et je voyais des étincelles dans ses yeux. À mon soixante-dixième anniversaire, après que tous les invités m'eurent souhaité des platitudes comme « bonne santé » et « le paradis à la fin de vos jours », Laurence avait déclaré, un brin pompette : « Moi, je te

souhaite de t'éclater comme une bête. Si jamais ça t'arrive, tu verras qu'y a que ça de vrai.»



Le taxi s'arrêta devant un hôtel à plusieurs étoiles. Au moins deux au-dessus de mes moyens. Je m'offris une chambre avec vue panoramique et jacuzzi. Je déballai mes petites affaires et descendis à la salle à manger. Je commandai une salade de lardons, une omelette au lard et une glace au chocolat. Je raclai jusqu'au fond deux petits pots de beurre. Quand j'eus terminé ma glace et mon café, le serveur s'approcha.

— Madame désire-t-elle autre chose ?

Je levai la tête et lui souris.

— Non merci, monsieur, ce sera tout.

Et je fermai les yeux pour mieux entendre les pétarades.